

Groupe littérature UTB Chalon.

Présentation de Monique SARRAZIN. Février 2017

ARACOELI . Elsa MORANTE

BIOGRAPHIE

Elsa Morante naît à Rome le 18 août 1912. Fille d'Irma Poggibonsi, institutrice de confession juive, et de Francesco Lo Monaco. Mais elle est en fait reconnue par Augusto Morante, enseignant dans une maison de correction, qui épouse sa mère. Sa scolarité est très irrégulière. Elle sera en partie autodidacte. Très observatrice son apprentissage de la vie se fera au contact des élèves de la maison de correction.

Elle quitte ses parents à la fin de ses études secondaires. Les difficultés économiques l'obligent à abandonner très vite ses études à la faculté de lettres. Elle commence à écrire des fables et des poèmes et elle gagne sa vie en donnant des cours privés puis en collaborant à des journaux et revues, notamment l'hebdomadaire *Oggi* pour lequel elle écrit de façon régulière entre 1939 et 1941. A la demande d'un éditeur elle traduit Le Journal de Katherine Mansfield.

En 1941 elle épouse Alberto Moravia qu'elle a rencontré cinq ans plus tôt. Etre la femme d'un écrivain brillant, déjà célèbre, menacé par les autorités fascistes, et publier son premier livre, en pleine guerre, quand on est soi-même juive, n'était ni psychologiquement ni socialement simple. Elle suit son mari dans son exil, décrété par les fascistes, de 1943 à 1944. Pendant la guerre et notamment pendant cette période, ils se soutiennent mutuellement. Moravia n'oubliera jamais la façon dévouée et aimante dont Elsa s'est conduite pendant cet exil.

En 1948, le prix Viareggio qui couronne *Mensonge et Sortilège* leur permet de s'installer via dell'Oca dans un appartement qui devient vite un haut lieu de l'intelligentsia italienne. Leur vie conjugale est tumultueuse, Moravia supportant mal l'exaltation d'Elsa dans la vie quotidienne. Mais il l'admire et il la considérera toujours comme un plus grand écrivain que lui, même si leur conception de l'écriture était totalement différente. Lu dans le Monde des Livres : "Les nouvelles de Moravia sont de rigoureuses démonstrations mathématiques. Celles d'Elsa Morante, des trouées dans les ténèbres."

Ils se séparent définitivement en 1962 mais ne divorceront jamais.

Entre temps, Elsa a voyagé en Espagne, en URSS, en Chine et aux Etats-Unis où elle se lie en 1960 avec un jeune peintre qui se suicide deux ans plus tard.

Elle participe à la préparation du film L'Evangile selon Saint-Matthieu (sorti en 1964), de Pier Paolo Pasolini, un de ses grands amis.

Malade des suites d'une fracture du col du fémur, elle tente de se suicider en 1983. Elle est alors hospitalisée à la Clinique romaine Santa Margherita. Elle y meurt le 25 novembre 1985 dans le plus total dénuement. Voici ce qu'écrit dans Le Monde du 27 novembre 1985 Jean-Noël Schifano, le traducteur d'Aracoeli : "La mort "cette voleuse de nuit", "cette chamelle aveugle et folle", Elsa l'attendait, Elsa l'avait même, par défi, devancée, un soir de cosmique désespoir. Elle qui aimait éperdument l'enfance et la jeunesse, et leur innocence animale et divine ... la vieillesse, soudain survenue, avec sa fragilité et ses maux, elle ne pouvait la supporter".

L'OEUVRE d'Elsa MORANTE

En 1941 elle publie un recueil de nouvelles : *Jeu Secret*.

Son premier roman, *Mensonge et Sortilège* paraît en 1948 et lui vaut le prestigieux prix Viareggio. Dans cette oeuvre, qui a les caractéristiques du roman familial, le mensonge est l'instrument qui doit permettre le charme.

En 1957 elle obtient le prix Strega pour *l'Île d'Arturo*. Arturo est presque le jumeau de Manuele : adoration pour sa mère, admiration pour un père très absent, solitude totale, nostalgie de sa période où il a été élevé par un homme. Ce deuxième roman, comme le sera *Aracoeli*, est caractéristique de l'oeuvre d'Elsa Morante dans la mesure où presque tous ses livres ressassent les formes avortées d'un roman familial impossible.

Elle a ainsi reçu les deux plus hautes distinctions littéraires italiennes, qui la consacrent comme l'une des romancières majeures de l'après-guerre.

Après sa séparation d'avec Moravia, elle révèle son engagement politique en publiant en 1963 *Pour ou contre la bombe atomique*, en 1968 *Le Monde sauvé par les Gamins*, en 1974 *La Storia*, vaste épopée des misérables et des déshérités, qui recueille un immense succès populaire en même temps qu'il suscite une vive polémique

En 1982 paraît son dernier roman, *Aracoeli*, roman désespéré qui reflète ses appréhensions (l'horreur de la vieillesse) mais aussi ses frustrations, notamment l'attente totalement inassouvie de la maternité. Il paraît en France en 1984 et reçoit le prix Médicis Etranger.

Les personnages d'Elsa Morante les plus importants sont des enfants et des adolescents. C'est autour d'eux que gravite l'action, c'est à travers leurs yeux que le lecteur voit le monde tel qu'ils le perçoivent. Ce monde désespéré de l'enfance et de l'adolescence est celui du rêve où l'imagination est la plus créatrice ; c'est le temps de tous les possibles. Manuele, Andrea, Arturo sont pris dans la spirale de l'Histoire - pour Morante "l'Histoire est un scandale qui dure depuis 10 000 ans"- et recréent ou déforment les êtres qu'ils aiment et qu'ils attendent toujours. Ils imaginent, inconsciemment, un autre monde plus favorable où ils sont aimés et entourés par des êtres extra-ordinaires et des héros.

Elsa Morante n'était pas avare de lyrisme. Elle n'exprime certes aucun sentimentalisme, mais une indéniable compassion pour ses personnages : c'est sa marque, c'est ce qui rendra bouleversantes ses fictions. Elle aime mettre en oeuvre des personnages simples qui sont habités par des passions qu'ils n'ont pas les moyens de vivre. Le souci de l'écrivain n'est pas de décrire une société mais de pénétrer dans un esprit fragile que la réalité malmène.

Voici ce qu'elle déclarait dans une interview au Monde le 13 avril 1968 : "Je n'ai pas de rapports avec les adultes, cela m'est impossible, et tous mes amis, Pasolini, Sandro Penna, Moravia même, sont tous restés des *fanciulli*. Je crois que la seule façon de regarder la réalité est celle des yeux très jeunes pas encore émoussés".

Elle construit la plupart de ses romans en fonction d'un contexte historique mouvementé et désolant (la période fasciste en Italie, la deuxième guerre mondiale, la dictature de Franco..) mais réel, ce qui contribue à rendre encore plus troublante la fragilité de ses héros.

Son style aussi est particulier. Elle ne renonce pas aux structures narratives classiques qui permettent de coordonner le jeu des personnages. Mais elle pratique le principe du dédoublement : elle utilise soit la troisième personne du singulier pour décrire ses personnages, soit la première personne du singulier pour s'inclure dans la narration.

Elle emploie des mots savants : par exemple rhombes, stertoreux, blèse, gemmation et autres.

ARACOELI : LA TRAME DU ROMAN

A Milan, en 1975, un homme d'une quarantaine d'années, homosexuel névrosé, mal dans sa peau et dans la société, décide d'entreprendre un voyage en Andalousie à la recherche de l'unique femme de sa vie, sa mère, décédée depuis trente ans, mais dont il n'a jamais fait le deuil. Dans sa quête des origines d'Aracoeli, il espère retrouver le village maternel, remonter le temps qui le sépare de sa mère depuis qu'elle est décédée et retrouver le paradis de son enfance.

Résumé et contexte historique

Elsa Morante a situé son roman entre l'Italie et l'Espagne, de 1931 à 1975 ; ce sont pour l'Italie la période fasciste mussolinienne et la deuxième guerre mondiale, pour l'Espagne la guerre civile et la dictature de Franco.

La dictature fasciste a été installée par Mussolini en 1932 alors que Victor Emmanuel III est roi depuis 1900. Mussolini signe avec Hitler le Pacte d'Acier et l'Italie entre en guerre le 10 juin 1940. L'armistice est signé le 3 septembre 1943. La guerre se termine au début de l'été 1945. Victor Emmanuel III abdique le 9 mai 1946 et meurt en 1947.

Parallèlement, la situation en Espagne s'est aggravée et la guerre civile commence en 1936. Elle s'achève par la victoire de Franco en mars 1939. La dictature franquiste s'installe pour trente six ans.

Encore que ces événements n'aient pas eu d'impact majeur sur la vie des protagonistes du roman, ils permettent de situer plus précisément les épisodes racontés sans aucune chronologie.

Le récit se déploie sur un double registre temporel où le présent du voyage dans l'espace alterne avec le passé du voyage dans le temps. Il est discontinu, avec des flash-back et des courts-circuits de la mémoire. Malgré cette discontinuité, en croisant les indications imprécises du narrateur avec le contexte historique, il est possible de reconstituer son passé et son histoire familiale tragique.

Manuele, 43 ans, est affecté aux traductions et à la lecture de textes en examen dans une maison d'édition à Milan où il s'ennuie. A la faveur du congé de la Toussaint 1975, il décide de partir en voyage, sans but particulier jusqu'au moment, écrit-il, "[où l'enthousiasmos \(qu'il traduit par transport de vie\) m'a enseigné l'unique itinéraire possible, commandé plutôt.](#)"

C'est l'Andalousie, à la recherche du lieu de naissance d'Aracoeli et du secret de sa propre naissance.

En 1931, au cours d'un voyage en Andalousie, le père de Manuele, officier de la Marine Royale Italienne, tombe amoureux d'une jeune paysanne analphabète, Aracoeli (littéralement Autel du Ciel), âgée de seize ans. Il ne peut l'épouser sans obérer sa carrière. Le 11 novembre 1931, après une cérémonie secrète que la jeune fille considérera comme un mariage, il l'enlève et la ramène en Italie, dissimulée dans le bateau. La jeune femme est cachée dans des logis de fortune à proximité de la flotte de guerre.

Quand Aracoeli se trouve enceinte, il l'installe dans une semi-clandestinité, dans le quartier Monte Sacro à Rome, sous la tutelle bienveillante de sa soeur, Tante Monda. Manuele naît le 4 novembre 1932 et vit, pendant quatre ans, une période paradisiaque dans ce qu'il appellera le *Totetaco*.

En 1936 les jeunes gens se marient et le couple déménage dans les Hauts Quartiers où les sert Zaïra. Leur vie est assez mondaine. On est royaliste chez le Commandant et on considère même les "mussolini" comme des personnages secondaires. Par ailleurs on occulte les événements de la guerre civile espagnole et on cache à Aracoeli la mort de son frère, Manuel, anarchiste républicain, fusillé par les nationalistes en 1938.

Aracoeli accouche en novembre 1938 d'une petite fille. L'enfant meurt un mois plus tard, plongeant la jeune mère dans une grave dépression.

C'est le début pour Manuele d'une période trouble et angoissante : il assiste impuissant à la modification progressive du caractère de sa mère, à son attitude distante à son égard, à ses malaises et à sa conduite pour lui incompréhensible. Dans un premier temps, ces changements sont attribués au traumatisme subi par la jeune femme à la mort de la petite fille.

En février 1940, Aracoeli est hospitalisée à la suite d'une fausse couche. A son retour, les troubles du comportement dont elle est victime sont de plus en plus graves. Elle sombre progressivement dans la nymphomanie, cédant de façon compulsive aux assauts récurrents d'une libido malade en présence, la plupart du temps, de Manuele qui ne comprend pas mais qui choisit de garder le silence.

Un grave incident va conduire au drame : Aracoeli jette son dévolu sur Daniele, jeune officier d'ordonnance embauché par son mari pour s'occuper de Manuele et le conduire à l'école. Pétrie de culpabilité et atterrée par les ravages d'une métamorphose qu'elle ne peut contrôler, elle décide d'abandonner le domicile conjugal pour se réfugier dans une maison close de luxe.

Peu après, elle s'écroule à un arrêt d'autobus et est hospitalisée d'urgence. Elle décède quelques semaines plus tard, en septembre ou octobre 1940, des suites d'une tumeur cérébrale, laquelle serait à l'origine des troubles du comportement et de la sexualité dont la jeune femme a été victime.

Manuele vit, depuis la deuxième hospitalisation de sa mère, à Turin chez ses grands-parents paternels. Les bombardements sur la ville s'intensifient, ses grands-parents le confient à un pensionnat dans le Piémont où il restera jusqu'à sa dernière fugue en été 1945. Il n'a pas encore treize ans. En rentrant à Rome, il rend visite à son père, dont la déchéance physique l'abasourdit. Il apprendra sa mort en automne 1946.

C'est donc trente cinq ans après la mort de sa mère que Manuele décide d'aller à sa recherche dans la terre qui l'a vue naître, l'Andalousie. Franco est mourant lorsque Manuele part le 4 novembre 1975. Il décède le 20 novembre 1975.

A noter : il existe des contradictions dans les souvenirs de Manuele, concernant les événements de 1939 et 1940

Les renvois aux pages sont ceux de l'édition folio de 1991

LES PERSONNAGES :

Manuele, le narrateur

En dépit du titre il est le personnage principal du roman. C'est presque une biographie. Enfant, Manuele est un être craintif qui vit un violent complexe d'Oedipe envers une mère belle, mais sotte. Ainsi naît un sentiment d'exclusion et de rejet lié à une laideur physique dont il a pris conscience lorsque, à l'âge de cinq ans, il a dû porter des lunettes. "Pour la première fois de notre vie, écrit-il, elle me voyait laid... elle dut se rendre compte que son fils, en grandissant, enlaidissait ; et qu'en accuser seulement les lunettes serait, en partie au moins, un faux alibi." Plus tard, lors d'une de ses crises, sa mère lui criera : "tu es laid". Et la confirmation lui en sera jetée à la figure par un voisin lors d'une de ses fugues.

Manuele fait de lui-même un portrait physique dévastateur p. 163, 164: "taille médiocre, jambes trop courtes ...thorax, estomac et ventre avec leur gonflement sédentaire... pieds sales, etc.." Et quand il se regarde dans sa nudité, il évoque les cicatrices que portent ses poignets, stigmates de ses "mini-suicides ... tous des fiascos ... Et ce n'était pas hélas des cicatrices d'honneur ; mais de ridicule". p. 112.

Et pourtant pour sa mère il était "le plus beau... le premier de tous". Il se souvient : "Il y avait une fois un miroir où, en me regardant, je pouvais tomber amoureux de moi-même : c'étaient tes yeux, Aracoeli, qui me couronnaient roi de beauté dans leurs petites flaques enchantées" p.164

C'était un enfant surdoué, très en avance sur ses camarades de classe, polyglotte très jeune, il faisait la fierté de son père comme de sa mère.

Mais il souffre d'une solitude accablante, surtout après la disparition de sa mère : son seul ami, Daniele l'a trahi et est parti ; son père et tante Monda, sa seule vraie famille, l'ont abandonné à des grands-parents qui, déçus de ne pouvoir façonner cet enfant suivant leur conception de l'éducation, le délaissent. Il n'aura jamais de camarade en classe, il sera vraiment abandonné pendant tout le temps qu'il passe au collège dans le Piémont, deux ou trois ans. Parlant de cet état de fait, il écrit qu'il subit une "condamnation à l'isolement".

Quarante ans plus tard, à l'aéroport d'Almeria, au milieu de tous ces gens qui se retrouvent, il constate amèrement : "Moi seul personne ne m'attend" .

Son enfance a fait de lui un être inadaptable :Il se sent un paria, un déchet de la société, un homosexuel avide d'amour et de haine, désespérément convaincu que nul jamais ne l'aimera.

En témoignent ses aventures sexuelles.

Il n'a jamais eu que deux tentatives de relation sexuelle avec des femmes, toutes deux vouées à l'échec : à 16 ans avec une fille facile qui "accueille" immédiatement un autre garçon ; à 18 ans avec une prostituée.

A la suite, ses aventures homosexuelles sont exclusivement vénales. Il écrit : "Ma première demande, ma demande désespérée, fut toujours d'être aimé". "Et si, par invraisemblance, on m'eût donné le choix, j'aurais voulu, des deux, être la marchandise plutôt que l'acheteur." Il accuse même Aracoeli d'avoir fait de lui un "bouffon des petites frappes traînant la nuit dans les rues : objet de leurs moqueries, dégoûts, chantages, coups et lynchages." p. 165.

Il n'a vraiment connu que deux amours : un fusionnel avec sa mère, son premier amour ; un second "son suprême amour" écrit-il, un amour à sens unique, ce Maruccio qui avait 18 ans alors que lui en avait 33, qui ne lui a jamais rien accordé et l'a cruellement méprisé. Le seul souvenir qu'il lui a laissé, c'est l'usage des drogues auxquelles il l'a initié. La scène où il implore Maruccio de lui faire l'aumône d'un peu d'amour est bouleversante. p. 74 à 80. Après cet ultime revers, il s'accuse lui-même : "Je n'ai rien à offrir à personne, point d'échange digne..."

Et pendant ses soliloques durant son voyage il constate : "depuis que j'ai perdu mon premier amour Aracoeli, plus jamais on ne m'a donné un baiser d'amour."

En fait une vie où il ne se passe rien.

Aracoeli

Enlevée par le beau marin, Aracoeli a 16 ans lorsqu'elle arrive clandestinement à Rome. Analphabète, elle est confiée à tante Monda chargée d'en faire une "vraie dame" qui fasse honneur à son mari.

Manuele, dans un de ses nombreux monologues où il s'adresse à sa mère, lui dit : p. 155 : "Toi, au fond, tu es toujours restée la fille rustre que tu étais à l'origine... Avec le temps tu t'étais dégrossie. Tu avais appris à lire... Tu ne croyais plus que la terre était un disque plat suspendu dans les airs... Tes ignorances étaient devenues proverbiales ... Je n'en finirais plus avec la liste de tes sottises légendaires... Tu soufflais sur la soupe comme une forge... Tu te grattais la tête avec ta fourchette..." p. 155 et ss.

Manuele fait de sa mère un portrait très détaillé dans lequel transparait l'admiration totale qu'il lui voue p. 23,24. "des yeux comme une nuit étoilée ... je ne saurais de quelle autre façon décrire ses yeux... Aujourd'hui encore je pense que la nature, dans sa variété, pourrait difficilement produire un visage plus beau". Pourtant il revoit "certaines disproportions" mais "avec une tendresse irrémédiable".

Quand Aracoeli rentre de sa première hospitalisation, la description n'est plus la même : p.354 : "elle avait grossi ...ses hanches débordaient, son ventre, après la dernière grossesse, n'avait plus repris son rentrant virginal ... ses seins amollis pendaient librement ..." C'est aussi à la même époque que Manuele constate que les joues de sa mère " fleurissaient parfois d'une rougeur opaque, qui avait l'air d'une brûlure. Alors elle portait la main à son front, se plaignant d'un léger mal de tête" Mais Manuele était prié fermement de ne rien dire à son père qu'il ne fallait pas inquiéter. Et il conclut : "Ces jours-là, dans le petit corps d'Aracoeli, avançait une invasion démesurée, dont nulle oreille ne pouvait percevoir le fracas."

Durant ce dernier été, terrifiant pour l'enfant qu'il était, Manuele constate :p.279, 380 : "Sa beauté allait s'altérant ... la graisse s'accumulait sur ses flancs et sur ses cuisses, alors que son visage, aux yeux hagards, s'émaciait". Cependant il avoue : "douloureuse et déchirée, Aracoeli demeurait néanmoins une fête radieuse et nécessaire pour mon père, comme pour moi."

Lorsque Aracoeli s'écroule à un arrêt d'autobus, le mal est diagnostiqué, elle est trépanée. La dernière image que Manuele retiendra de sa mère mourante, entrevue à l'hôpital, est un "visage enfermé dans le bandage, qui apparaissait si rapetissé qu'il en était presque devenu méconnaissable. Rongé par la maigreur, entre les pommettes proéminentes et le menton minuscule, il ressemblait au museau triangulaire d'une petite bête". p.451.

Très peu de personnages évoluent autour de Manuele et Aracoeli. Voici ceux qui ont compté dans le déroulement des événements

le Père

Manuele, ou plutôt l'auteur, en fait un portrait physique extrêmement précis (p. 60 à 64). La plus grande fierté de cet homme était d'appartenir à la Marine Royale. Il était le *Comandante Eugenio Ottone Amadeo*. Il vouait un véritable culte au roi Victor-Emmanuel III. Il était follement amoureux d'Aracoeli au point d'être aveuglé sur son comportement malgré les retours déchirants de celle-ci qui la faisaient s'accrocher à lui en une attitude désespérée. Après la mort de la petite Carina il avait obtenu un poste sédentaire à Rome pour être le plus possible auprès de son épouse alors en à pleine dépression.

Manuele considérait son père comme d'essence divine, - il était pour lui "la Statue, l'Arche" - Il n'avait jamais pu l'appeler "papa". Et le père envers son fils gardait toujours "cette pudeur embarrassée ou incapacité pour ses fonctions de père". Il le félicitait pour son travail tout en lui conseillant

de faire du sport. Ses seules manifestations consistaient en sourires, en caresses sur les cheveux, "geste conventionnel de tendresse qui avait pour moi valeur de congé". Et il poursuit : "En plus de la vénération, j'éprouvais toujours pour lui de la gratitude, car à chacun de ses retours Aracoeli éclosait et reflleurissait" p. 282.

Cependant après la disparition d'Aracoeli, il se sent abandonné de tous au Collège et il écrit : "Envers mon père, je n'éprouvais aucune pitié, mais plutôt rancœur et antipathie. Je me surpris même à désirer qu'une prochaine guerre le tuât". p.456

Après la mort d'Aracoeli le père, dévasté, rembarque. Puis, considérant qu'en acceptant un armistice partiel son roi avait manqué à l'honneur, il déserte et vit alors dans la clandestinité. Et c'est la déchéance : il s'est installé dans un quartier en ruines mais près du cimetière Verano où repose Aracoeli, pour rester près d'elle.

Lorsque Manuele lui rend une dernière visite, il découvre un homme ivre, en guenilles, vivant dans un logement sordide et sale. Tout échange avec son fils, d'abord en proie au dégoût, est impossible. "Je crois qu'au cours de notre entretien, de ma bouche sortirent à grand-peine quelques monosyllabes. Au vrai, pour moi, le sens dernier de cette visite se conclut dans la puanteur, le malaise et le seul irrépressible désir de m'en aller de là" p.490.

Complètement désespéré, Manuele se retrouve sans le savoir devant le cimetière du Campo Verano d'où il s'enfuit "en une panique semblable à celle qui, des années auparavant, m'avait chassé de la Quinta". p. 493. Il se retrouve dans la rue, sans but, pleurant sans retenue. Il s'interroge sur la "cause déchaînée" de ces larmes et sa conclusion est pour le moins inattendue !

"je pleurais par amour.

Amour de qui ? D'Aracoeli, laissée derrière moi, seule à se décomposer dans l'horrible parc ? Non - impossible. Pour moi, en cette saison-là, Aracoeli était négation - reniement - vengeance - oubli. Nul amour d'elle. NON. D'elle, non. Amour d'un autre, par contre, et de qui ?

D'Eugenio Ottone Amadeo.

Jamais jusqu'alors dans le cours du temps je ne l'avais aimé, lui. Mais ce jour, pendant ma visite là-haut, derrière la porte 15, tandis que je me révoltais de dégoût en sa présence, peut-être étais-je désespérément épris d'amour. Et si en me saluant sur le seuil, au lieu de me tendre sa répugnante main froide et moite, il m'avait de cette même main caressé la tête (une de ses caresses institutionnelles, pour moi toujours accueillies dans le passé avec une juste indifférence glacée) peut-être lui aurais-je hurlé : Je t'aime !" p.496.

Pourtant à l'annonce de la mort de son père, plus d'un an après cette visite, pas de larmes. Et le roman se termine par cette réflexion : Cette nouvelle "ne fut pas cette fois-ci, comme l'autre fois, porteuse de larmes ; mais il est des individus plus enclins à pleurer d'amour que de mort". p. 497

La Tante Monda

Elle est la sœur d' Eugenio auquel elle voue une véritable adoration. Personnage discret, célibataire, elle est la gardienne tutélaire d'Aracoeli et de Manuele que son frère lui a confiés. Bien qu' Aracoeli ne soit pas NEE, c'est-à-dire dans le langage de cette bourgeoisie romaine ,qu'elle ne soit pas issue d'une famille distinguée, elle lui est totalement dévouée et s'essaie à en faire une "vraie dame" qui fasse oublier ses origines paysannes et fasse honneur à son mari. Elle cache à son frère la réalité de la conduite de sa femme.

Manuele n'a jamais considéré que sa tante qui veillait sur lui pouvait être un secours et même une confidente. Il note, entre parenthèses p.332 : "toujours, je ne sais pourquoi, j'ai sous-estimé tante Monda, comme si elle était le succédané d'une vraie personne". Il dit même, après la visite à sa mère, quand plus personne ne semble vouloir le prendre en charge : "Je ne parle pas de tante Monda, qui pour moi n'a jamais compté plus qu'un balai".

Après la mort d'Aracoeli, elle se marie et de peur de déplaire à son mari elle refusera

d'accueillir Manuele qui s'est enfui à pied de son pensionnat du Piémont. Elle est plus préoccupée par le "cocktail" où elle doit se rendre avec son mari et par l'allure de son chapeau que par le dénuement de son neveu qui pour tout bagage pose sur la table du Café où ils déjeunent un morceau de toile noué aux coins qui contenait son étui à lunettes, une touffe de poils de son chien Balletto, et les poèmes de Giacomo Leopardi. Cependant elle lui achète des vêtements, qu'il enfilera dans les toilettes du Café, et demande à une de ses amies d'héberger Manuele (qui ne s'y rendra pas). Puis elle conseille à son neveu d'aller voir son père. Elle l'informe aussi de la véritable maladie de sa mère : une tumeur au cerveau qui aurait été responsable de ses égarements : "Ce que je devais te faire savoir ... c'est que tu dois respecter la mémoire de ta maman. Parce que ta maman fut toujours IRREPROCHABLE, sans aucune faute." La réaction de Manuele est étonnante, lui qui a assisté aux malaises de sa mère et l'a vue la tête bandée à l'hôpital : "A ces mots de nouveau je pensai : je n'y crois pas. Et en vérité je n'y ai jamais cru. Peut-être n'y crois-je pas même à présent." p. 482 .

Zaira

C'est la domestique attachée à la famille depuis de nombreuses années et, à ce titre, elle se comporte un peu en maîtresse de maison dès que se manifestent les troubles du comportement d'Aracoeli qu'elle a toujours considérée comme une incapable. De son côté la jeune femme la détestait et Manuele avait adopté une attitude de tyran envers elle. Aracoeli, dans une de ses crises, exigera son renvoi.

Les Grands-parents paternels

Ils n'ont jamais accepté le mariage de leur fils. L'enfant ne fera leur connaissance que lorsqu'ils viendront le chercher, contraints de le recueillir du fait de la désertion du foyer par sa mère. Ils n'ont aucune affection pour leur petit-fils qu'ils traitent durement. Mais celui-ci le leur rend bien. Il les appelle les "Statues Parlantes". Cette solitude sera un véritable traumatisme pour l'enfant qui va se mettre à bégayer et ce bégaiement ne cessera qu'à leur mort. Envoyé en pension dans le Piémont lorsque les bombardements sur Turin s'intensifieront, il ne les reverra pas. Ils mourront dans les décombres de leur maison.

Manuele leur rendra cependant justice en ce qu'il appelle son "requiem" p. 463 "A présent , un requiem pour eux me semble de mon devoir : car enfin, eux seuls se chargèrent de moi quand j'étais devenu pour tout le monde un fardeau encombrant. Et dans leur méthode d'éducation, ils s'abstinrent toujours - je dois le reconnaître - de certains excès, même assez répandus."

Daniele

Arrivé peu après la première hospitalisation d'Aracoeli, il était l'ordonnance de son père. Manuele en fait une description charmante "petit marin frais... à la peau lisse...aux grands yeux d'un bleu turquin violacé qui paraissaient un peu mouillés de lait... au sourire de limpide mansuétude..." p.332. Manuele considère que malgré les vicissitudes familiales, il connut pendant "la durée entière de la saison une joie extraordinaire : pour la première (et dernière ?) fois dans mon existence, j'avais un ami." Il l'accompagne sur le chemin de l'école, il lui sert en quelque sorte de mère, partage ses secrets, jouit de la confiance totale de l'enfant qui l'assimile même au Daniel de la Bible. Cependant Manuele s'aperçut lors d'une visite à sa mère à l'hôpital que "ses soins et ses attentions, Daniele ne les prodiguait pas vraiment à moi en personne : mais bien plutôt au fils de mon père. Et assurément - fût-ce à travers une ombre de jalousie - la chose me sembla juste" p.346

Mais cette période heureuse se termine dans le drame. Aracoeli, revenue à la maison, jette son dévolu sur Daniele qui ne lui résiste pas mais est tellement terrifié par les conséquences de cet acte qu'il fait une tentative de suicide, sa demande insistante de quitter immédiatement la maison lui étant refusée. Il ne pouvait en révéler la raison. Manuele qui n'a pas compris ce qu'il se passait ne

revera jamais Daniele qu'il s'était mis à haïr. Il recevra seulement une carte postale des Pouilles pendant son séjour au pensionnat.

LE VOYAGE DE MANUELE

Deux thèmes majeurs : ce voyage est une quête en même temps qu'une fuite
c'est pour Manuele la recherche de sa relation avec sa mère

Quête et fuite

Manuele qualifie le voyage qu'il s'apprête à accomplir de "fuite". "Si je fuis enfin vers ma patrie maternelle... c'est pour un rendez-vous d'amour", rendez-vous avec une Aracoeli qui est elle-même en fuite : "Où pourrait-elle avoir fui sinon vers l'Andalousie ?" Il fuit vers le point d'origine où tout a commencé alors qu'il sait pertinemment que là-bas, dans la Sierra, Aracoeli n'a laissé ni héritage ni famille.

Il exprime des doutes, seul dans une chambre d'hôtel au début du voyage : "Et maintenant, où m'emmènes-tu ? Peut-être qu'El Almendral n'existe pas. C'est un des tours que tu inventes pour me lancer sur des pistes fausses après m'avoir déjà trompé, enfant. A présent tu t'es évanouie comme une voleuse..." p.165

Mais une autre raison plus secrète le pousse à ce voyage, ce qu'il décrit ainsi : "Et je cours derrière ma fidèle mie, ma fille-mère, derrière son icône musicale, refoulant l'intruse, l'autre Aracoeli faite femme, qui en vérité m'a ignoblement abandonné, orphelin encore, avant que d'être tout à fait morte. Je cherche aujourd'hui à me cacher que cette seconde Aracoeli est, elle aussi, ma mère." p. 41,42. L'intruse que Manuele veut chasser de son souvenir est l'Aracoeli nymphomane qui a empoisonné le dernier été de son enfance... . Grâce à son voyage en quête d'une Aracoeli - celle de *Totetaco* - pour fuir l'autre -celle de la *Quinta* - il espère être délivré une fois pour toutes de cette dernière dont la présence fortement déstabilisante l'a marqué au fer rouge. C'est ce qu'il appelle "la saison des fugues".

Ce sont d'abord celles d'Aracoeli durant les semaines précédant sa disparition, révélant les premiers troubles de son comportement. En proie à une agitation sans issue qui se transforme rapidement en une panique irraisonnée, elle effectue avec Manuele, dans le quartier, des promenades qui prennent de plus en plus l'allure de "fuites extravagantes" - expression utilisée par son fils - et qui après de nombreux tours désordonnés, s'achèvent par un retour précipité à la maison. Elle résiste pendant un moment à son désir à l'égard des hommes qu'elle croise jusqu'au jour où elle succombe à ses pulsions. Manuele énumère la "sarabande finale" des scènes auxquelles il a assisté sans comprendre : "L'Homme-Chat. Le Consul de la Milice. L'ascenseur devenu fou. La Femme-Chameau. L'Eglise. La Quinta". Sans oublier l'épisode de la plage p. 368, 369. Dans sa naïveté, le petit Manuele est terrifié ; il redoute que sa mère ne lui soit enlevée à cause de sa trop grande beauté.

Et c'est la fuite définitive d'Aracoeli après un appel désespéré à son mari, laissant Manuele désesparé. Il adresse un "appel urgent à son Ange Gardien. personnel ... sa seule ressource" qui vient le visiter dans son sommeil jusqu'à ce que "un cataclysme terrestre retentissant" le réveille . "Je ne saurais dire quelle heure il pouvait être... notre maison n'était que bruit de claquements de portes, avec la voix de mon père qui appelait dans toutes les directions : "Aracoeli ! Aracoeli !". Il courait à travers l'appartement, les pieds nus ; et il l'appelait même par les fenêtres... Descendu de mon lit, je courais - pieds nus moi aussi vers la chambre matrimoniale... "Ma-ma" criai-je. Dans la chambre matrimoniale, toutes les lumières se trouvaient allumées ; et dans le lit défait, la place d'"Aracoeli était vide. Par terre il y avait encore, restée là, sa chemise de nuit ; et jeté tout à côté, s'offrit aussitôt à mes yeux un morceau de papier quadrillé, froissé et moite, écrit au crayon. Je me souviens avec netteté de la signature, ... et des caractères de l'écriture, d'un infantilisme primaire, encore de ,semi-analphabète" p.414,415. C'est l'adieu désespéré à son mari.

Manuele raconte cette nuit terrible : l'appel téléphonique de son père à tante Monda, l'arrivée de celle-ci affolée, la découverte de son père, nu, désespéré, sur le lit matrimonial, les questions sans réponse à Zaira... Encore confus il se souvient de la *Quinta* et "saisi par la fièvre de l'action" il entreprend la première fugue de son existence. Il y en aura d'autres.

Dans l'espoir de pouvoir approcher à nouveau Aracoeli, l'enfant essaie par trois fois de s'enfuir vers la *Quinta* à l'égard de laquelle il éprouve une forte fascination mêlée d'horreur. Afin de mettre à exécution son projet il n'hésite pas à dérober le porte-monnaie de la gouvernante pour pouvoir acheter le billet de tram qui le mènera à destination. Mais il s'enfuit à la première voix qu'il entend.

Lors de sa deuxième fugue, il rencontre un groupe d'enfants "loqueteux" qui se moquent cruellement de son air apeuré et de son ignorance manifeste ; ils finissent par lui asséner que la *Quinta* est une "maison de putains", mot qu'il ne comprend évidemment pas. Il s'éloigne du groupe avec l'âme d'un paria, en butte aux ricanements et aux regards méprisants. "Tout à coup, au centre de ces regards, je sentis ma condition bourgeoise me brûler la peau, comme la marque d'une race inférieure". Il déplorera à plusieurs reprises cette "condition bourgeoise".

Sa troisième fugue a lieu la veille de son départ chez ses grands-parents paternels. Il rencontre en chemin son voisin de palier, un monsieur élégant et parfumé, à la voix mielleuse, qu'il avait, comme sa mère, en aversion. Cet homme, sous prétexte d'admirer la chaînette et le pendentif que porte Manuele, tente des attouchements furtifs. L'enfant se dégage brutalement : "d'une torsion j'esquivai son contact ... et mon visage dut lui montrer une telle, ouverte répulsion que lentement il se détacha de moi. Avant de s'en aller, pourtant, il ne rata pas sa vengeance. Du coin de l'oeil il regarda mes traits, en une sorte d'examen rapide, et fronçant ses lèvres empreintes d'une expression outrageuse, il conclut, d'un ton doux : "Dommage que tu sois moche." Puis il ajouta entre ses dents :

"Tu ne pourras pas faire le métier de ta mère."

Cette dernière allusion passa incognito... quand déjà, au contraire, l'attaque initiale : tu es moche, m'avait frappé droit en pleine poitrine. TU ES MOCHE. Ce n'était plus, hélas, une vérité nouvelle. Mais en cette veille désespérée... elle opéra la déchirure fatale... Comme à la lecture d'un message sinistre, je crus entendre, désormais sans plus de doute, décréter contre ma laideur une condamnation à perpétuité." p.428, 429.

Ces deux dernières fugues pour arracher sa mère de la *Quinta* auront des conséquences désastreuses sur le psychisme de l'enfant, suscitant un complexe d'infériorité et d'abandon qui ne le quitteront plus.

Enfermé dans un pensionnat du Piémont, il est profondément seul et malheureux, fuyant toute compagnie de peur d'être rejeté. Il est tourmenté par le souvenir obsédant de l'Aracoeli perverse de la *Quinta*,. Il s'enfuit à deux reprises, la première étant en réalité une fuite vers la mort.

C'est l'épisode rocambolesque bien que pathétique de sa première fugue du pensionnat (p.218 à 250). C'était l'automne 44. La plupart des enfants étaient rentrés dans leur famille. On envoya Manuele fendre des branches sèches et, s'apercevant qu'une des grilles était restée à moitié ouverte, il décide instantanément de s'enfuir, sans but précis. "D'une certaine façon je m'enfuyais vers l'infini... là se trouvait la fantastique surprise de la mort. Pour le moment, ce dessein de mort se présentait à moi d'une façon abstraite... Ne plus revenir sur ses pas : c'était là, la mort"...p.221

Ce qui pousse Manuele à s'enfuir c'est avant tout le désir de rejoindre la lutte armée pour combattre aux côtés des partisans et mourir en héros. "Camarades et égaux comme dans notre nom, moi, Manuele le Vilain et lui, Manuel le Magnifique. Et tout à coup je m'expliquai la vraie fin, la fin suprême de ma fuite. Le charme de Manuel à cet instant s'enlaça avec force à mon propre corps, me communiquant ses pulsations fiévreuses... La mort des héros : c'était la mienne !" p.222.

Il rencontre deux jeunes gens affublés d'une veste de camouflage, qu'il prend immédiatement pour des résistants. A la faveur de l'incrédulité de l'enfant, s'ensuit une longue scène tragi-comique : comparution devant un soit-disant tribunal pour informations données à l'ennemi, interrogatoire les yeux bandés, pseudo condamnation à mort, simulacre d'exécution, faux hurlements pour faire croire à d'autres exécutions. "Je transpirais, j'étais en nage, et ... presque fasciné, je m'étais tendu de tous mes nerfs à ces signaux extrêmes ; jusqu'à ce que les voix se réduisissent à des râles d'agonie, d'entre lesquels jaillit un hurlement déchirant et atroce... Et je pissai dans mes frocs". p.246.

L'aventure héroïque se termine en farce grotesque : on lui arrache son bandeau et on le met dehors en lui indiquant le chemin du pensionnat. Il écrit qu'étant très malade après cette fugue il n'a pas été sanctionné.

C'est alors que le jeune garçon prend conscience du sentiment d'horreur que la mort, "cet objet dégoûtant" lui inspire en réalité. "A partir de cette peur, commença pour moi la honte suprême : la découverte qu'il m'était impossible de mourir...je ne peux me mesurer à l'horreur de la mort. La peur me relègue parmi ces corps qui choisissent, plutôt, la vie du Lager... on reste cloîtré dans la prison sans issue possible, muré entre deux horreurs l'une et l'autre intolérables : survivre ou mourir. Voilà ma honte" p.256,257.

Ayant éprouvé dans sa chair son incapacité à mourir, Manuele analyse sa seconde et définitive fugue du pensionnat comme une fuite loin de la mort et de son symbole, le cimetière du Campo Verano qui abrite les restes de sa mère. Son but est : "REVENIR A LA MAISON". Après une errance misérable, il retrouve la maison des Hauts Quartiers mais personne pour lui donner des nouvelles de son père. Le concierge lui indique seulement l'adresse de tante Monda. L'épisode vécu par l'enfant (raconté dans le portrait de tante Monda) se résume à un ultime rejet par sa famille.

Trente ans plus tard, en décidant de fuir vers l'Andalousie en quête du dernier giron possible que pourrait être El Almendral, lieu de naissance d'Aracoeli, le paysage qui se déploie derrière la vitre du car est loin de ressembler à un jardin paradisiaque. C'est une étendue désertique et tourmentée où il croit voir "d'énormes pierres tombales soulevées par un cataclysme". Les carrières de pierres fendues évoquent pour lui des ossuaires. "Je vois déjà là-bas tout au fond le but de mon voyage : El Almendral réduit à rien d'autre qu'une fosse découverte, sans traces aucune de restes : ni os, ni cendres". C'est le rappel de la vision qu'il avait eue d'Aracoeli couverte de sang et s'enfuyant d'une fosse ouverte dans le cimetière du Campo Verano.

Pour Manuele l'équation "El Almendral = Totetaco" est remplacée par "El Almendral = Verano". Même sa tentative de retrouver des membres de la famille Munoz Munoz se solde par un échec : "par ici, lui répond- on, tout le monde porte ce nom".

Le rapport mère-fils

C'est un thème récurrent chez Elsa Morante, de *l'Ile d'Arturo* (encore que dans ce roman l'enfant vénère une mère décédée à sa naissance) au *Châle Andalou*, à *La Storia*. à *Mensonge et Sortilège...*

Tout au long de ce voyage , dans de longs monologues, Manuele s'adresse à sa mère, tantôt débordant d'amour, tantôt lui criant sa colère ou son désarroi, voire sa haine.

Dans sa mémoire, Aracoeli est à la fois une déesse, une Hidalgo, une épouse bourgeoise éduquée, une mondaine, une prostituée qui l'a dévoyé et trompé, un animal féroce qui finit par mourir d'une maladie incurable.

La vie et la mort de celle par qui le scandale arrive font de son fils un exclu à jamais, traînant une hérédité bourgeoise reniée.

Comme on l'a vu, pendant les quatre premières années de sa vie, la relation de Manuele avec sa mère a été fusionnelle.

Quand il évoque sa naissance, évoquant le vagissement du nouveau-né, il parle d'une "première séparation sanglante qui l'avait fait pleurer d'un deuil désespéré : je ne voulais pas me séparer d'elle" p. 31

Puis, après un rêve qu'il fait dans une chambre d'hôtel en Espagne : "chaque soir, tu dormais avec ton nino, contente, après les bisous de la bonne nuit. Mais qu'as-tu fait de ce nino Aracoeli ?"

Puis cette accusation terrible: "Mais ton méfait impardonnable fut de m'engendrer. Et tant pis si, ignorante et étourdie, tu ne prévoyais pas les effets funestes de ton maléfice... Toi, tu ne savais rien de rien ; mais moi, par contre, je

savais que ce corps supplicié qui est le mien, tu voulais te l'offrir en cadeau, à toi-même, comme un jouet. En réalité, petite va-nu-pieds, tu avais envie d'une poupée". p.157.

Après l'installation de la famille dans la maison des Hauts Quartiers, la situation de Manuele change. Lorsque son père arrive, Aracoeli est essentiellement préoccupée de ce mari adoré. Mais l'enfant n'en prend pas ombrage, car chaque retour du père transforme Aracoeli: "Fondait de son visage cette sorte de suie qui le rendait triste, certains jours, lors des longues absences de son mari... Non seulement pour ma mère et pour moi, mais bien pour toute notre famille, c'était le temps de l'alleluia". p. 282

Pendant la nouvelle grossesse de sa mère, Manuele se sent son confident. C'est une période exaltante : "Maintenant notre maison avait l'air d'une petite Cour royale dans l'attente de l'Infante" p.289. L'enfant se pose mille questions depuis que sa mère lui a dit que la nina était dans son ventre. Il est paniqué devant ses malaises et en accuse le bébé.

Tout change, et ce sera définitivement la fin de l'enfance heureuse de Manuele, après la mort de la petite Encarnacion (Carina). Il souffre de l'attitude d'Aracoeli, plongée dans une énorme dépression, alors qu'il est "désespérément désireux de caresses maternelles" et qu'il s'imagine que sa mère va "s'envoler" à la suite de l'enfant.

Les événements dramatiques vont se succéder. Il ne comprend pas l'attitude ambiguë de sa mère qui tantôt le repousse, tantôt le cajole. Il se sent délaissé et lui-même crie intérieurement son amour, même s'il se force à ignorer délibérément sa mère quand elle vient vers lui, repentante. p.321 à 323

Pendant cette période, les souvenirs que Manuele en garde oscillent entre faits précis, fantasmes, vision plus ou moins réelle des situations. Il n'a alors que six ou sept ans. Il précise : "Mes impressions - ainsi qu'il advient aux myopes - commencent par l'ouïe".

A partir de souvenirs précis qui l'ont marqué, il reconstitue des scènes incompréhensibles et souvent terrifiantes dont il a été le témoin visuel ou auditif : sa mère perdant son sang (p. 325) ; les séquences qu'il appellera "la sarabande finale" (l'ascenseur devenu fou..) ; sa mère se masturbant (p.361) ; les très inquiétantes bruyantes scènes d'amour entre ses parents (362 à 366) le cri bestial de Daniele succombant à l'appel d'Aracoeli (393) ; le départ définitif d'Aracoeli (414) ; le désespoir de son père ; la visite à sa mère mourante etc...

A la suite de cette visite, Manuele est persuadé que sa mère est morte. Aussi quand un peu plus tard la tante Monda vient lui annoncer la nouvelle, il écrit : "Mais moi, je le savais déjà et ne pleurai que par automatisme, tel un pantin". p.454

A partir de ce moment, il se sent poursuivi par Aracoeli : "Alors, a commencé la vengeance d'Aracoeli. Morte à présent elle me faisait seulement peur, et presque horreur. Ce n'était pas son spectre qui alimentait mon épouvante ; mais elle, précisément, telle qu'elle avait été avant dans son corps vivant... Même à la lumière du jour, je redoutais de la voir réapparaître à l'improviste, pour me faire du mal ... et parfois je hâtais le pas, craignant qu'elle ne me suivît. Mais ensuite, la nuit m'assaillaient les angoisses les plus folles. Et je n'osais plus appeler à l'aide l'Angel de la Guarda, ou les Trois Personnes ou d'autres assistants et messagers de la Cour céleste : comme s'ils étaient tous ses complices à elle." p.454

Il vit des moments très difficiles dans son exil au pensionnat qui dure jusqu'à l'été 1945 : absence d'amour de la part de ses grands-parents, abandon par son père, sa grande solitude au collège, son retour à Rome où plus personne ne l'attend... Il a alors presque treize ans.

Traumatisé à vie, comment s'étonner que cet enfant soit devenu un adulte névrosé ?

On peut conclure que la véritable signification et le but ultime du voyage de Manuele est une quête de la mort, ou au moins une préparation à la mort. Il espère ainsi retourner dans le ventre

- à la fois nourricier et mortifère - de sa mère.

Au lieu de quoi, son voyage à El Almendral, qui ne lui a pas permis de découvrir la vie d'Aracoeli avant son arrivée en Italie, et le secret de sa propre naissance, se solde par un échec qui le plonge dans le vide et le néant.

Après cette sorte de recherche du temps perdu, il ne lui reste qu'à retrouver Milan et sa vie de gratte-papier toujours aussi désespérante.

Un auteur italien estime que *Aracoeli* est le plus mystérieux roman d'Elsa Morante.

Alors que son traducteur, Jean-Noël Schifano, écrit : "Roman des amours inguérissables, *Aracoeli*, est le plus déchirant portrait de femme que la littérature contemporaine nous ait donné". (1984)